

**nouveau
Journal**



LE JOURNAL DU NOUVEAU THÉÂTRE. CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE BESANCON ET DE FRANCHE-COMTÉ
OCTOBRE | NOVEMBRE | DÉCEMBRE 2007

JUSTE LA FIN
DU MONDE
ACTE V,
HAPPY END..
L'ÎLE DES
ESCLAVES

13

n°

AMID
THE CLOUDS



HORS LES MURS

A PARTIR DU 21 SEPTEMBRE 2007

CRÉATION



d'après *Le Bon Gros Géant* de **Roald Dahl**
traduction mise en scène et jeu
Laure Bonnet

avec la complicité de **Nathalie Matter**
dispositif scénique **Patrick Poyard**
production **Nouveau Théâtre CDN**
de **Besançon** et de **Franche-Comté**

texte intégral disponible aux éditions Gallimard
dans la traduction de **Camille Fabien**

DURÉE 1 H 10



© Stéphanie Marvée

THE BFG

DANS LE SOUCI DE PARTAGER NOS PRODUCTIONS THÉÂTRALES AVEC UN PUBLIC DIVERSIFIÉ ET PARFOIS ÉLOIGNÉ DE NOTRE THÉÂTRE, LE NOUVEAU THÉÂTRE SE LANCE CET AUTOMNE DANS UN AMBITIEUX TRAVAIL DE DÉCENTRALISATION. *LES SORCIÈRES*, QUI RENCONTRÈRENT LA SAISON PASSÉE UN VIF SUCCÈS À BESANÇON, SERONT JOUÉES DANS PLUSIEURS VILLES DE LA RÉGION. UN AUTRE TEXTE DE ROALD DAHL, *THE BFG*, A ÉTÉ CRÉÉ LE 21 SEPTEMBRE À LA FRATERNELLE DE SAINT-CLAUDE, À L'ISSUE DE DEUX RÉSIDENCES DÉCENTRALISÉES (LA PREMIÈRE S'ÉTANT DÉROULÉE À LUXEUIL-LES BAINS). LA TOURNÉE VA DURER JUSQU'À LA MI-NOVEMBRE SUR TOUTE LA FRANCHE-COMTÉ. CETTE PETITE FORME THÉÂTRALE EST L'ŒUVRE DE LAURE BONNET, COMÉDIENNE DÉJÀ PRÉSENTE SUR *LES SORCIÈRES*, QUI ADAPTE, JOUE ET MET EN SCÈNE CE ROMAN POUR LA JEUNESSE DE ROALD DAHL.

Après la création des *Sorcières* la saison passée, le Nouveau Théâtre m'a proposé de continuer une exploration de l'œuvre de Roald Dahl au travers d'une forme légère et souple. J'ai choisi *The BFG* parce que de tous les livres de Roald Dahl, il était son préféré. Roald Dahl a inventé cette histoire pour ses enfants et, une fois couchés, il n'hésitait pas à faire le tour du jardin et à passer une canne de bambou entre les rideaux de leur chambre pour leur faire croire à la présence du géant souffleur de rêve... À la fin de l'ouvrage, il fait même du BFG le véritable auteur du livre, lui n'étant qu'un prête-nom. De plus, cas unique dans son œuvre, il donne au personnage principal le prénom d'un proche, celui de sa grand-mère Sophie. Et le livre est

dédié à sa petite fille Olivia, morte de la rougeole le 17 novembre 1962, à l'âge de sept ans. J'ai examiné les dates de parution des œuvres de Roald Dahl pour la jeunesse et seul *James et la Grosse Pêche*, paru en 1961, est antérieur à cet événement tragique. Tous ses autres ouvrages sont parus après 1962, à commencer par l'immense *Charlie et la Chocolaterie*, publié en 1964. Cette observation a imprégné mon travail de répétition et a forgé en moi l'intime conviction que Roald Dahl n'a jamais rien fait d'autre qu'écrire pour sa fille disparue, tissant avec elle un lien entre les mondes réels et imaginaires. Presque tous les héros de Roald Dahl sont orphelins. Et quand ils ne le sont pas, les adultes qui les entourent sont impuissants à les protéger. Ces enfants ne peuvent compter que sur leurs propres forces : c'est à mon avis ce qui donne tant de puissance à son écriture, et qui fait qu'elle nous pousse à grandir.

Dans *The BFG*, le pays des géants est un « vaste espace désolé », au-delà de la dernière page de l'atlas, où « des gros pics de roches bleues pointaient aux alentours, et des arbres morts partout, comme des squelettes ». Et c'est là qu'est emportée pour toujours la petite Sophie. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'écrire pour les enfants a été pour lui une manière d'accompagner en esprit sa petite fille qui n'a jamais grandi. Mais, rassurez-vous ce texte n'a rien de morbide ! Sophie reviendra dans notre monde et vaincra les géants mangeurs d'homme grâce à la Reine d'Angleterre et ses hélicoptères de combat ! Cette histoire est avant tout une grande fable poétique et joyeuse, un voyage imaginaire que je vous propose de faire avec moi. J'invite

LES SORCIÈRES EN TOURNÉE RÉGIONALE

avec le Réseau Côté Cour

SAINT-CLAUDE | LA FRATERNELLE 1^{ER} ET 2 OCTOBRE 2007

TAVAU 4 ET 5 OCTOBRE 2007

MORTEAU 8 OCTOBRE 2007

MOIRANS-EN-MONTAGNE 21 MARS 2008

VESOUL | THÉÂTRE EDWIGE FEUILLÈRE 29 ET 30 AVRIL 2008

MAÏCHE 5 ET 6 MAI 2008

THE BFG EN TOURNÉE RÉGIONALE

Le spectacle a déjà été joué à la Fraternelle de Saint-Claude, à Valdahon dans le cadre des Lectures insolites organisées par la Médiathèque Départementale du Doubs, à Morre avec l'UFCV, à Besançon, à Plancher-Bas avec le Réseau Côté Cour.

BESANÇON | COLLÈGE PROUDHON

MARDI 16 OCTOBRE 10H00 ET 13H30

BELFORT | LE GRANIT SCÈNE NATIONALE

DU MERCREDI 17 AU SAMEDI 20 OCTOBRE

POUILLEY-LES-VIGNES | COLLÈGE POMPIDOU

LUNDI 22 OCTOBRE 10H30 ET 14H00

SALINS-LES-BAINS | VILLE ET LYCÉE VICTOR CONSIDÉRANT

MARDI 23 OCTOBRE 15H30 ET 20H30

CHENAUDIN | SALLE DE LA MALPLANCHE en collaboration avec les Francas

MERCREDI 24 OCTOBRE 15H00

BESANÇON | KURSAAL en collaboration avec les Francas

MERCREDI 31 OCTOBRE 14H30

MORRE | MFR 11 RUE DES PLANCHES en collaboration avec l'UFCV

MERCREDI 31 OCTOBRE 20H30

CHAMPAGNEY en collaboration avec la DDJS 70

LUNDI 5 NOVEMBRE 15H00

DAMPIERRE-SUR-SALON | ESPACE BEAUVALET en collaboration avec la DDJS 70

MARDI 6 NOVEMBRE 10H00

APREMONT | SALLE DES FÊTES en collaboration avec la DDJS 70

MARDI 6 NOVEMBRE 15H30

AUXON en collaboration avec la DDJS 70

MERCREDI 7 NOVEMBRE 10H00

LUXEUIL-LES-BAINS en collaboration avec la DDJS 70

MERCREDI 7 NOVEMBRE 15H30

PONTARLIER | THÉÂTRE DU LAVOIR

DIMANCHE 11 NOVEMBRE 15H00

GY | SALLE DES FÊTES

LUNDI 12 NOVEMBRE 15H00

BAUME-LES-DAMES | SALLE DE LA PRAIRIE

MARDI 13 NOVEMBRE ET MERCREDI 14 NOVEMBRE

Renseignements auprès de Gilles Perrault 03 81 88 55 11

d'ailleurs les futurs jeunes spectateurs à prendre en pitié le Bien Formidable Géant, eux qui passent de rudes journées penchés sur les tables de conjugaisons, car : « *Les mots est un problème ô tellement tracassette pour moi toute ma vie !* » Car son problème principal à lui aussi est qu'il ne sait pas conjuguer. J'attire donc leur attention sur le fait qu'ils pourront entendre où mène l'absence de conjugaisons.

J'ai décidé de faire ma propre traduction du texte car c'est une manière de se l'approprier avant même le début des répétitions. Cela permet d'avoir le vertigineux et délicieux plaisir de se faire l'illusion de l'avoir écrit soi-même. C'est une façon de mettre ses pas dans ceux de l'auteur en le traquant au plus près de sa propre langue. Et j'ai pu faire des choix, j'ai pu jouer avec les sonorités, j'ai pu décider que Sophie passe du vouvoiement au tutoiement quand changent les circonstances (le « you » se laissant interpréter).

Et surtout — puisque tout cela sera dit et pas imprimé — je ne me suis souciée que de l'oralité et j'ai pu débrider le langage du géant tel qu'il est dans le texte original, dégagee de contraintes liées à la lisibilité par des enfants. Le travail de montage m'a évidemment obligée à sacrifier des aspects entiers du roman. J'ai construit mon propre fil en fonction de ce qui me touchait le plus. Pour le rendre le plus vivant possible, j'ai toujours préféré les dialogues à la narration. À l'instant où j'écris ces lignes, le spectacle est encore en répétitions et n'existe encore que dans mon imagination. Seules quelques classes de Luxeuil-les-Bains — où le spectacle était en résidence de création — ont eu un aperçu du travail. Je suis encore dans l'espérance que le voyage que je vous propose de faire avec moi dans ce texte vous permettra d'emporter un petit bout de rêve.

Laure Bonnet, pendant les répétitions

ATELIER D'ÉCRITURE

ANIMÉ PAR LAURE BONNET

17 & 18 NOV 2007
2 & 3 FÉVRIER 2008

Dans la foulée de la tournée des *Sorcières* et du *BFG*, Laure Bonnet propose un atelier d'écriture sur le thème « grandir ». Chaque participant choisira une forme d'écriture (théâtre, poésie, conte, récit, nouvelle...); chaque texte, lu, durera une vingtaine de minutes.

Renseignements et réservations auprès d'Hélène Vintraud
03 81 88 55 11
Participation 60€

COLLOQUE INTERNATIONAL

LES TERRITOIRES DE LA DÉMOCRATIE CULTURELLE

ÉQUIPEMENT, ÉVÉNEMENT, PATRIMOINES,
PERSPECTIVES FRANCO-SUISSES

AU NOUVEAU THÉÂTRE
LES 11 & 12 OCTOBRE 2007

Sur ces deux journées, sous forme de conférences, de tables rondes et de discussions, les questions suivantes seront étudiées et débattues : le patrimoine à l'ère de la muséification du monde ; les usages sociaux de la culture à travers les événements culturels ; les institutions : la part invisible des politiques culturelles ; les publics au prisme des figures du populaire.

Entrée libre /
Renseignements www.publicsdelaculture.com

REGARD JEUNES SUR BESANÇON

LECTURE / RENCONTRE
AVEC MARCUS MALTE

Sharif Andoura et Delphine Léonard lisent la nouvelle écrite par Marcus Malte suite à sa rencontre avec des jeunes des différents quartiers de la ville. En présence de l'auteur.

Entrée libre
Réservation obligatoire
auprès de Croq'livre
03 81 83 25 34
croqlivre.free.fr

AU NOUVEAU THÉÂTRE

DU 15 AU 19 OCTOBRE 2007

LUNDI 15
MARDI 16
MERCREDI 17
JEUDI 18
VENDREDI 19

19H00
20H30
19H00
19H00
20H30

4€ LA PLACE SUR PRÉSENTATION
DU COUPON À DÉTACHER
DANS LE GUIDE DES RÉDUCTIONS
AVANTAGES JEUNES

Année (...) Lagarce

JUSTE LA FIN DU MONDE

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS BERREUR

LE 15 SEPTEMBRE 2007. PENDANT LES RÉPÉTITIONS DE JUSTE LA FIN DU MONDE

JUSTE LA FIN DU MONDE
LANCE LA SAISON DU
NOUVEAU THÉÂTRE. CE
SPECTACLE DE FRANÇOIS
BERREUR, ACCOMPAGNÉ
DU COLLOQUE « TRADUIRE
LAGARCE : LANGUE,
CULTURE, IMAGINAIRE » ET
DE LA REPRÉSENTATION
EXCEPTIONNELLE DES
RÈGLES DU SAVOIR-VIVRE
DANS LA SOCIÉTÉ
MODERNE CONTRIBUE À
DONNER SA PLEINE
IMPORTANCE, ICI À
BESANÇON, À L'AUTEUR
FRANC-COMTOIS QUI FERA
BIENTÔT SON ENTRÉE
AU RÉPERTOIRE DE LA
COMÉDIE FRANÇAISE.

[Patrick Lardy] Pourquoi avoir
choisi de mettre en scène *Juste la
fin du monde* ?

[François Berreur] D'abord c'est
une pièce que j'ai toujours
beaucoup aimée. L'idée remonte à
2000, à Avignon, quand j'ai monté
le Triptyque (*Voyage à La Haye, Le
Bain, Music Hall*) avec Hervé Pierre.
C'était comme une traversée d'un
personnage de théâtre et je me suis
dit que ce serait bien que ce
personnage rentre dans sa famille.
Ce projet, vu ses origines,
était-il envisageable sans Hervé
Pierre ?

Je suis très content que ce soit avec
lui. Pour autant ce projet est
indépendant du Triptyque.

Choisir Hervé Pierre pour
jouer Louis ne va pas de soi.
On l'imagine plus jeune.

Plus jeune, c'est sûr, puisque c'est
l'indication de l'auteur. Hervé n'a
pas 34 ans ! Et ce n'est pas le
physique qu'on attend — on lit
souvent la pièce en imaginant
Jean-Luc Lagarce comme étant
Louis, ce qui est sans intérêt. *Juste
la fin du monde* n'est pas un
épisode biographique de Jean-Luc
Lagarce. Il est dans tous les
personnages plutôt que dans un en
particulier. Avec Hervé ce qui est
bien aussi c'est que quand on le
voit on ne se dit pas : Tiens il va
mourir. D'ailleurs, quelqu'un qui dit
qu'il va mourir l'année suivante ne
peut être qu'un menteur, on ne peut
pas savoir cela. Donc je suis parti
sur la piste du tricheur, et l'âge
participe de ça. Louis dit qu'il va
dire la vérité, qu'il vient pour ça et
en fait on lui demande de tricher.
Quand il dit j'ai 34 ans, en face on
doit lever un sourcil ; quand il dit
qu'il va mourir, on peut lever
l'autre.

L'ensemble de la distribution
est vieillie ?

J'ai gardé l'écart réaliste entre
la mère et les enfants, entre les
enfants aussi.

Tu refuses une vision
biographique de la pièce,
acceptes-tu une analyse de type
sociale, par exemple parce que
se passe dans le monde ouvrier ?

C'est la réalité de la pièce. C'est
d'ailleurs assez exceptionnel de
rencontrer une pièce de théâtre qui
se passe dans une famille ouvrière,
en province, mais qui n'est ni dans
la revendication ni dans le
misérabilisme. Il y a là un rapport
très simple au monde. Et ce que je
trouve très beau, c'est la
confrontation de deux univers :
certains partent, découvrent le
monde, l'écrivent, et d'autres
restent avec leur vie simple et
réglée. Or jamais la pièce n'est
didactique, ne dit ce qui est le
mieux, partir ou rester. On
comprend que Louis a une vie
littéraire ou artistique mais ça n'en
fait pas quelqu'un de supérieur. En
cela il y a peut-être une certaine
conscience sociale mais sans l'idée
de lutte ou de conflit.

En revanche il y a un conflit entre
les êtres ?

Oui mais l'incompréhension n'a
rien à voir avec leur mode de vie ou
l'état de leur compte en banque ou
les études qu'ils ont faites ou pas.
Le frère qui est ouvrier dit des
choses beaucoup plus pertinentes
et puissantes que Louis, le lettré de
la famille. Parce qu'il les dit
vraiment. Au fond la sincérité prime
sur la vérité. Et puis cette pièce
reste très mystérieuse sur la
manière dont se tissent les
rapports. Elle dépasse le cadre
social : c'est une pièce sur les
rapports humains, sur ce qu'est un
humain dans son rapport au
monde, dans son rapport à
l'autre... pour faire vite, sur le
rapport de chacun à l'amour et à la
destruction, à la barbarie. On est
tous un homme parmi les hommes
et c'est en chacun qu'est la
barbarie du monde, toute la
barbarie du monde. La violence des

rapports humains que Lagarce écrit
est un reflet de cette violence plus
générale.

Quels sont pour toi les enjeux
profonds de cette pièce ?

Je passerai par la famille pour
répondre. Le fait que Louis soit
parti de sa famille ne signifie pas
qu'il n'aime pas sa famille. On ne
peut pas visiter le monde en
restant chez ses parents ! En
travaillant sur ce déchirement,
ce texte porte quelque chose
d'archaïque, ça a à voir avec les
enjeux du théâtre grec, avec tout ce
qui se nouait autour de la famille :
la brutalité des rapports, tant dans
l'amour que dans la haine. Cette
pièce n'est pas paisible. On se dit
ce qu'on ne s'est jamais dit, dans
chaque scène. Louis est ballotté
d'un personnage à l'autre. Chacun
déverse ce qu'il a sur le cœur sans
ménagement aucun. Tout est dit, y
compris des choses qu'on ne dirait
jamais dans la vraie vie mais qui
existent là, par le théâtre et par la
langue de Jean-Luc.

Les non-dits, les silences sont
aussi très importants...

Oui et non. Je crois que tout est dit :
Louis arrive et lance qu'il va mourir,
le public le sait, c'est posé, mais
les autres personnages ne le savent
pas. La construction est
implacable, le public est en
avance, c'est un grand plaisir de
travailler là-dessus, de faire naître
ça. Par exemple, le travail qu'on
essaye de faire avec Elisabeth vise
à ce que le public soit plus
conscient que son personnage de la
dureté de sa vie, de son
« malheur ». On voit des choses, on
sait des choses d'elle dont elle ne
se doute pas. Quand ça fonctionne
c'est vraiment magnifique. Cette
pièce est aussi un vrai cadeau aux
acteurs et une déclaration d'amour
au théâtre.

Considères-tu que c'est une pièce
sur la douleur intime ?

La pièce est souvent montée en se
basant sur une infinie douleur
intérieure. Je cherche à ce que la
douleur intérieure ne soit que
l'expression permanente de
l'ouverture aux autres. On ne garde
pas ce qui fait mal dans une sorte
de contrition, mais on le balance,
on le jette à l'autre... et au public.
Je ne cherche pas à imposer un
point de vue sur la pièce : il y a
d'un côté un point de vue qui serait
le rêve de Louis et de l'autre celui
de la famille. Je ne choisis pas et
j'essaye de toujours jouer ces deux
cartes. Et bien sûr ça se mélange et
le public entre dans le jeu,
certaines phrases lui sont
directement adressées...

Pour terminer, nous sommes à mi-
chemin de l'Année (...) Lagarce.
Quelles sont tes impressions sur
l'événement ?

Je suis vraiment content. Ça
dépasse ce qu'on avait imaginé.
L'idée, c'était de se servir du
cinquantenaire pour faire connaître
la place que Lagarce avait sur les
scènes théâtrales. Et là il a pris
une place qu'il n'avait jamais eue.
L'épilogue aura lieu début 2008
avec le colloque « Lagarce dans le
mouvement dramatique », la sortie
du *Journal*, l'entrée au répertoire de
la Comédie Française... Mais au
fond l'année (...) Lagarce
commencera vraiment après. Il y a
des créations partout dans le
monde, qui touchent profondément
les gens. Ça montre que cette
écriture a une vraie force
universelle. Maintenant se posent
des questions de transmission,
notamment aux élèves. Mais le
chemin est tracé, il est en train de
devenir un auteur du patrimoine
contemporain, bien plus qu'un
écrivain des années 80 mort du
sida. Je constate d'ailleurs qu'on
parle de moins en moins de lui du
point de vue biographique. La
personne s'éloigne et l'œuvre prend
sa pleine dimension.

COLLOQUE

TRADUIRE LAGARCE : LANGUE, CULTURE, IMAGINAIRE

DU 18 AU 20 OCTOBRE 2007
AU NOUVEAU THÉÂTRE ET À L'UJFM

Conférence inaugurale de Henri Meschonnic le 18 octobre à 15H30
Durant trois journées sont proposées des interventions d'universitaires,
et des rencontres, des débats réunissant des traducteurs
et des metteurs en scène venus de différents pays, tant d'Europe,
que d'Asie ou d'Amérique du Sud.

Programme détaillé sur simple demande.

Renseignements au Nouveau Théâtre,
auprès de Patrick Lardy 03 81 88 55 11
www.lagarce.net

EXTRAITS

DU JOURNAL DE JEAN-LUC LAGARCE À PROPOS DE JUSTE LA FIN DU MONDE

Jeudi 11 février 1988

Paris. Edgar-Quinet. 13 h 30.

Je vais m'atteler très vite à une
pièce. Une pièce courte qui me
trottait dans la tête depuis quelque
temps.

Cela s'appelle *Les Adieux*.

Cinq personnages, la mère, le père,
la sœur, le fils et l'ami du fils.

Le fils vient, revient. Il va mourir, il
est encore jeune. Il n'a jamais
vraiment parlé. Il vient écouter. Il
est avec un homme. Ils passent une
journée là à ne pas faire grand-
chose. Ils écoutent.

La mère parle tout le temps. Éviter
le silence, faire comme si de rien
n'était.

On ne le dit pas, mais on sait que
l'on ne se reverra jamais.

Samedi 3 septembre 1988

Paris. Gaîté. 11 h 30.

Il pleut à seaux, à verse, des
hallebardes, tout ça, un vrai
bonheur de septembre.

Essayer de « s'accrocher aux
branches ».

Vais m'attaquer encore à la version
des *Adieux*. Théâtre.

La visite du grand garçon. Un ami,
le père, la mère et la sœur.

Titre possible : *Et quelques
éclaircies*.

Ne pas rester sur le côté. Ne serait-
ce que noircir ce cahier, tout le
temps, tous les jours. Bagarrer avec
moi-même, seulement avec moi.

Jeudi 19 avril 1990

Berlin. Café Einstein.

Kurfürstenstrasse. 13 heures.

Visite du Bauhaus, exposition sur
la photo et les photographes du
Bauhaus. Je ne connaissais que
Andreas Feininger, dont une
immense reproduction d'une rue de
New York tient une place importante
dans ma chambre.

Beau bâtiment, assez peu de
visiteurs et très « jeunes gens
allemands branchés ». Aucune
indication, aucune note en français.
Cela tient, et ce n'est pas le moins
passionnant, de la photo de famille :
tel ou telle par tel ou telle, à son
balcon. Une partie de l'exposition

s'intitule d'ailleurs « Leben am
Balcon », comme une grande et
joyeuse colonie de vacances. Et
d'autre part, il y a des travaux plus
sophistiqués, dont beaucoup de nos
chers avant-gardistes ne sont pas
peu les héritiers. Quelques objets
encore, superbes : maquettes de
Gropius et objets pour la table, en
argent, en cuivre, de Marianne
Brandt (théière, cendrier...).
Tentatives assez médiocres sur
Quelques éclaircies. Cela faisait
partie dans mon esprit de mon
travail ici. Je n'avance pas, je ne
fais rien, je bute contre ma propre
incompétence. « Visite d'un fils à
l'agonie », donc...

Lundi 7 mai 1990

Berlin. Ludwigkirchplatz. 18 h 30.

Je tente d'une manière assez
volontaire et quasiment désespérée
de travailler sur *Quelques éclaircies*.
J'ai déjà dû recommencer dix fois le
début mais ce n'est pas brillant. J'ai
tué le père ce matin et chacun sait
que c'est la meilleure chose à faire.

Samedi 26 mai 1990

Berlin. 13 h 30.

J'ai un peu avancé sur *Quelques
éclaircies* que je songe à rebaptiser
Juste à la fin du monde. Bon.

Ça vous fascine ?

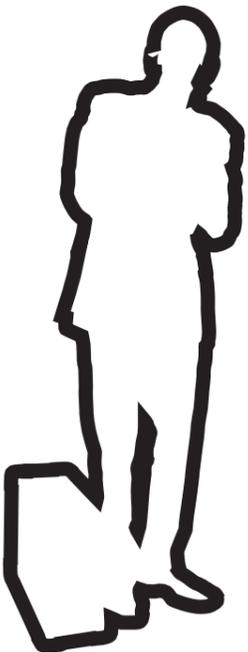
Et puis, je bute à nouveau, je pense
qu'il y a là quelque chose
d'important, tout près que je
n'arrive pas à atteindre. C'est la
première fois que je prends les
choses avec autant de clairvoyance,
ceci dit. Ce n'est pas bien, je
recommence, je recommence.
Appliqué. (Trop ?) C'est ma dernière
pièce aussi, ou encore, si on veut
être plus optimiste : après celle-là,
si je la termine, les choses seront
différentes.

Mardi 19 juin 1990

Berlin. 9 heures.

Travail sur *Juste la fin du Monde*.
Lecture de *Gens de Dublin* de Joyce.
Sortir et me coucher tard.

À paraître aux éditions Les Solitaires
Intempestifs, Vol. 1, décembre 2007
et Vol. 2 mars 2008



VENDREDI 19 OCTOBRE 2007

20H00 À L'OPÉRA THÉÂTRE



LES RÈGLES DU SAVOIR VIVRE DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE

Jean-Luc Lagarce
mise en scène François Berreur
avec Mireille Herbstmeyer
en coréalisation avec la compagnie
Les Solitaires Intempestifs

Renseignements et réservations
au Nouveau Théâtre 03 81 88 55 11
Tarifs hors abonnement

AU NOUVEAU THÉÂTRE

DU 13 AU 17 NOVEMBRE 2007

un spectacle de **Joachim Latarjet**
et **Alexandra Fleischer**
avec **Stéphane Chivot, Florence Deretz,**
Jean-Marc Desmond, Alexandra Fleischer,
Joachim Latarjet

Rencontre avec l'équipe artistique du spectacle
le jeudi 15 à l'issue de la représentation
DURÉE ESTIMÉE 1 H 30

MARDI 13 20H30
MERCREDI 14 19H00
JEUDI 15 19H00
VENDREDI 16 20H30
SAMEDI 17 17H00

EN COLLABORATION AVEC LE THÉÂTRE DE L'ESPACE

ACTE V, HAPPY END...

ENTRETIEN AVEC **JOACHIM LATARJET**
ET **ALEXANDRA FLEISCHER**

LE 7 SEPTEMBRE 2007. AVANT LE DÉBUT DES RÉPÉTITIONS

L'ÉQUIPE AU GRAND COMPLET DU DÉJANTÉ ET BRILLANT HOX REVIENT EN NOVEMBRE AU NOUVEAU THÉÂTRE AVEC ACTE V, HAPPY END..., UN TITRE PLEIN DE PROMESSES POUR UN SPECTACLE QUI TRAITE DU TRAVAIL ET DE SA FIN DANS UN SAVANT MÉLANGE DE THÉÂTRE, MUSIQUE, VIDÉO, ET MÊME DE CHANSONS.

[Yann Richard] Comment avez-vous commencé à travailler ensemble ?

[Joachim Latarjet] On vit ensemble, on fait des enfants ensemble... ça aide pour faire des spectacles ensemble. Notre premier spectacle, *Du travail bien fait*, parlait déjà du travail...

[Alexandra Fleischer] On était très ambitieux : c'était assez compliqué, pas vraiment fini, un peu maladroit, mais ça nous a donné envie de continuer.

Vous avez ensuite travaillé sur la folie.

[J.L.] Oui, on a d'abord monté ce texte interdit, *F, le fou l'assassin*.

[A.F.] Et comme on n'a pas eu les droits, on a créé *Oh! Oui...*

Joachim jouait déjà de la musique en direct ?

[A.F.] Il était planqué derrière moi avec son trombone.

[J.L.] *F, le fou l'assassin* et *Oh! Oui...* première version étaient des spectacles très bruts, sans vidéo. C'était frontal, éclairé avec des néons, sans jeu de lumière.

[A.L.] Les spectateurs étaient très proches, ils ne pouvaient pas s'échapper.

[J.L.] Dans les hôpitaux psychiatriques, il y a toujours une télé dans un coin pour abrutir les gens et elle est souvent enchaînée. Alors on avait suspendu une énorme télé aux murs avec des cordes et on y passait des reportages sur des puces.

La vidéo est intervenue dans la deuxième version de *Oh! Oui...* ?

[J.L.] C'était un bon moyen pour prolonger les délires, les visions de la femme jouée par Alexandra.

[A.F.] Comme la musique, les images permettaient d'éviter le pathos, l'hystérie, la caricature dans le jeu.

[J.L.] C'était une manière de détourner, de décaler les choses. C'étaient des idées toutes simples.

Par exemple, j'adore ces grand posters de montagne qu'on trouve dans les hôpitaux. Avec la vidéo, on pouvait les déformer et ça pouvait se transformer en fleur... On a d'ailleurs repris l'idée du poster dans *Hox*, en le découpant en bandes.

Ce qui a changé avec *Hox*, c'est l'apparition d'une véritable interaction entre les comédiens et la vidéo.

[J.L.] Pour *Hox*, on voulait que la vidéo soit plus présente : on avait quelques idées avant de commencer à répéter, comme la techno des yeux, la danse de Max, notre fils, les projections de mots. Et puis Alexandre a proposé ces incrustations d'images en direct. Au début je n'y croyais pas du tout... Ce sont les surprises des créations, c'est chouette.

Qu'est-ce qui va changer dans l'utilisation de l'image avec *Acte V* ?

[J.L.] On va travailler sur le rapport entre le documentaire et la fiction. Il y aura d'une part le documentaire qu'on a réalisé sur la dernière journée de travail d'un violoncelliste, d'autre part ce qui sera filmé en direct ou préenregistré, et il y aura un gros travail d'incrustations.

Un cameraman sera présent sur scène.

[J.L.] L'idée n'est pas de faire de la télé-réalité, mais plutôt de prolonger l'idée du documentaire en filmant les acteurs jouant sur scène des situations rêvées ou réelles, puisque certains textes proviennent de vraies réunions d'entreprise.

Comment avez-vous réuni les textes du spectacle ?

[A.F.] Il y a des textes de Murakami, de Courteline, d'autres qu'on a écrit et il y a ce livre sublime écrit par un coach sur comment mieux communiquer avec autrui dans l'entreprise.

[J.L.] Les commentaires du coach sur des études de cas réels sont terribles.

Vous vous êtes aussi inspirés d'un livre de Lionel Nacache.

[J.L.] Lionel Nacache a écrit un livre intitulé *Le Nouvel Inconscient*, où il tente de définir la part de l'inconscient et la part du conscient dans notre cerveau. Il montre que finalement, ce qui intéresse Freud dans l'inconscient, c'est ce qu'en fait la conscience, puisqu'à partir du moment où on raconte des rêves, ça devient conscient. Et surtout, il révèle qu'on passe notre temps à créer de la fiction, que notre cerveau scénarise le réel en permanence. On s'en rend compte chez des personnes qui n'ont pas conscience d'une réalité parce que leur cerveau est endommagé. Par exemple, quelqu'un qui n'a pas conscience de sa main dira que sa main n'est pas la sienne, qu'on l'a lui a greffée, et il sera sincère. C'est assez jubilatoire, pour nous qui faisons des spectacles, de se dire que dans la réalité on crée sans arrêt de la fiction. Donc, quand on fait des spectacles, de quoi parle-t-on ? La réalité, la fiction...

Le travail n'est-il pas lui-même une fiction sociale ?

[J.L.] Pessoa dit ça dans *Le Banquier anarchiste* : que la société a créé le travail pour produire de la richesse, pour qu'on gagne de l'argent, et finalement pour le malheur de l'humanité. J'ai une vision très naïve de tout ça. Je pense que ça pourrait marcher si c'était plus simple, mais l'humanité est tordue. C'est cette espèce de schizophrénie dans le travail qu'on veut montrer. Plein de gens sont incapables d'expliquer ce qu'ils font dans leur entreprise. Dans le spectacle, il y aura donc un moment où tous vont essayer

d'expliquer ce qu'ils font sans vraiment y arriver. On a vu un documentaire, *Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés*, inspiré par le livre de Christophe Dejours, *Souffrance en France*, qui montre tout ce qui est élaboré pour humilier les employés. Par exemple, l'évaluation à 360° : c'est stalinien ! Les participants sont réunis en cercle. Chacun doit dire quelles sont ses forces et ses faiblesses, puis sa confession est jugée par les autres. Et ceux qui souffrent, qui se plaignent du comportement des autres participent eux-mêmes au système.

Les comédiens seront filmés en direct. Est-ce que la vidéosurveillance est aussi un sujet du spectacle ?

[J.L.] Il y aura une boîte qui figurera un bureau, une petite boîte parce qu'on aime beaucoup les Marx Brothers et qu'on a toujours rêvé de mettre beaucoup de monde dans une petite boîte. Ce bureau sera filmé de tous les côtés et il y aura en plus le cameraman. La surveillance permanente dans les bureaux, c'est assez effrayant. Les pathologies du travail viennent beaucoup de ça. Les conditions de travail ont évolué, heureusement, font moins souffrir physiquement qu'avant, mais moralement c'est terrible, cette façon de mettre les gens en danger permanent. Moi, je deviendrais fou.

Le violoncelliste dont vous avez filmé la dernière journée de travail est ton père, c'est une forme d'hommage ?

[J.L.] Quand mon grand-père, qui était chirurgien, est parti à la retraite, mon père est venu filmer sa dernière opération pour lui laisser un souvenir. Je m'étais dit qu'il faudrait faire la même chose pour mon père. Et puis ça rejoint cette idée de fiction sociale. Mon père a 63 ans, il est en pleine

forme, et tout d'un coup il faut qu'il s'arrête de travailler, c'est très étrange. Il y a beaucoup de gens qui souhaiteraient arrêter, mais aussi beaucoup de gens qui sont plongés dans le désarroi à l'heure de la retraite.

Lui fait partie de ceux dont on peut imaginer qu'ils aiment leur travail.

[J.L.] C'est ce qu'on imagine, mais un travail de musicien classique, c'est très répétitif, des concerts tous les soirs donc pas de vie de famille. Mon père sortait de l'opéra à minuit, il mangeait tout seul, ils se couchait à deux heures du matin parce qu'il était speed après avoir joué, et même s'il adore la musique, il considérait qu'il allait au turbin. En parlant de la fosse de l'opéra, il disait qu'il allait à la mine. Il ne faut pas exagérer non plus, mais j'aime bien son rapport au travail : il est très attaché aux valeurs du travail, sans être réactionnaire. L'opéra était pour lui un moyen de gagner sa vie quand il a eu des enfants, après avoir fait de la musique pour Chopinot, essayé de faire les choses différemment.



© Baboussis

AU NOUVEAU THÉÂTRE

DU 27 AU 29 NOVEMBRE 2007

MARDI 27
MERCREDI 28
JEUDI 29

20H30
19H00
19H00

SPECTACLE EN FARSI SURTITRÉ EN FRANÇAIS

texte et mise en scène
Amir Reza Koohestani
avec Baran Kosari, Hassan Madjooni

Rencontre avec l'équipe artistique du spectacle
le jeudi 29 à l'issue de la représentation

DURÉE 1 H 20



AMID THE CLOUDS © Abas Kosari

AMIR REZA KOOHESTANI photographié par Mahin Sadri

« CHEZ NOUS, MÊME LES HISTORIENS ONT TENDANCE À ÉCRIRE L'HISTOIRE COMME UN POÈME. AUJOURD'HUI, IL Y A PEUT-ÊTRE TROIS CENT MILLE POÈTES EN IRAN, Y COMPRIS LES EMPLOYÉS DE BANQUE QUI ÉCRIVENT ENTRE DEUX GUICHETS. » Amir Reza Koohestani

AMID THE CLOUDS



ENTRE LÉGENDES PERSANES ET ACTUALITÉ DES RÉFUGIÉS, LES MOTS SIMPLES DE L'EXIL.

DANS UNE LANGUE ARDENTE ET TROUBLANTE, AMIR REZA KOOHESTANI RACONTE L'ODYSSÉE D'UN COUPLE D'IRANIENS EN ROUTE VERS LA « TERRE PROMISE » QU'EST L'EUROPE. UNE PIÈCE BOULEVERSANTE SUR L'EXIL, PAR UN JEUNE DRAMATURGE ET METTEUR EN SCÈNE IRANIEN, HOMME ENGAGÉ AUTANT QUE POÈTE.

En Europe, sentez-vous qu'on vous fait porter lourdement le fait que vous êtes iranien ? [Amir Reza Koohestani] Le plus souvent, je ne pense pas à ce que je porte, j'essaie juste de montrer ce que je pense. Maintenant je ne tiens plus compte de la propagande qui s'effectue en Iran et partout ailleurs. Je tente simplement de montrer ce que je vois autour de moi, mais je ne fais pas mes responsabilités. J'ai lu récemment la biographie d'un coureur athlétique qui expliquait qu'il ne pensait jamais, ni à son souffle, ni à la distance qu'il avait à parcourir. Moi je ne pense jamais à aucune destination et je ne réfléchis pas à l'endroit où je me trouve. J'essaie juste de bouger. C'est principalement ce que je tente de faire.

extrait d'un entretien réalisé par Joël Cramésnil, *Cassandra*, hiver 2006

Il y a des voix qui traversent la nuit. Celle de l'Iranien Hassan Madjooni en est une. Elle semble venir de loin et de temps anciens, comme si en elle s'était déposée la mémoire innombrable de ceux qui, un jour sur la terre, ont dû quitter le paysage de leur vie pour continuer ailleurs, dans des régions inconnues, dans des langues ignorées. Cette voix vous enveloppe, elle est douce, grave et profonde comme peut l'être le récit d'un drame, quand le souvenir a fait son œuvre intime et que les mots viennent, simplement, dire ce qui fut. Ce sont des mots de peu qu'emploie Amir Reza Koohestani pour raconter l'exil sans fin de l'histoire, par la voix d'Hassan Madjooni, dans *Amid the Clouds* (...). Mais ces mots portent aussi loin que le vent sur les blés dans *La Vie est un voyage*, le film d'Abbas Kiarostami. Ils empruntent aux légendes persanes autant qu'aux récits d'aujourd'hui, aux nomades des montagnes d'Iran autant qu'aux clandestins des collines de Bosnie. Ces mots, on les voit écrits en grand, comme dans un livre ouvert, sur le mur du fond de la scène. Et ils restent assez longtemps pour que le regard ne soit pas distrait de la présence des acteurs. Une présence rare. Ils sont deux, un homme et une femme portant foulard. La nuit est leur compagne. Elle les isole sur le plateau, où la lumière les saisit dans la simplicité de leur apparence, et parfois invente des images qui semblent miraculeuses. Ces images sont nourries par des reflets d'or sur l'eau, cette eau des rivières, des vagues et du ventre de la mère, qui berce d'espoir et d'effroi *Amid the*

Clouds. Au début du spectacle, il est un homme qui raconte la perte de sa famille, noyée dans la traversée de la rivière Save, en Bosnie, sur le chemin de l'Iran à l'Angleterre. Puis vient une femme qui raconte l'histoire de son amour disparu dans la rivière perse Ghareghaj, et le fils qui lui est ensuite venu, enfanté par l'eau. L'homme et la femme se retrouveront, à travers le temps et l'espace. L'homme a pris un emploi dans le bar d'une ville à la frontière de la Croatie et de la Slovénie, où le retient la mort de ses proches. Il veut se donner du temps pour mettre de l'ordre dans sa vie. La femme enceinte fait halte dans le bar, après des jours et des nuits de marche. Elle veut franchir la frontière, pour que son enfant sans père naisse dans l'espace Schengen. Ils partiront, et ce voyage signera la rencontre du mythe et du poids de l'exil. Il y a, dans *Amid the Clouds*, une manière qui rappelle celle du taziéh, le théâtre ancestral iranien, joué sur les places de villages : l'homme porte la femme sur une planche accrochée à son dos, ils font le tour du plateau, et des montagnes ont été franchies. Puis ils sont assis sur des chaises, face à face, et c'est le train qui roule vers Calais. Le camp de réfugiés. C'est ici que se sépareront les chemins de l'homme et de la femme. Pour combien de temps ? Amir Reza Koohestani ne met pas de point final à l'histoire. *Amid the Clouds* se clôt sur un bruit d'eau qui ne vous quitte pas de longtemps une fois hors du théâtre. [...]

Brigitte Salino, *Le Monde*, 20 mai 2005

AMIR REZA KOOHESTANI

Amir Reza Koohestani est né à la veille de la révolution, en 1978, à Shiraz, en Iran. Il n'a connu d'autre société que celle de la République islamique. Koohestani est un grand lecteur. Le roman, dit-il, supplée à sa jeunesse. Il lui permet d'engranger les expériences. Fils d'ingénieur, il n'aurait pu échapper aux études techniques s'il n'avait eu comme professeur le romancier Amin Faghiri, qui remarque sa plume dès l'âge de 12 ans et le conduit vers Dostoïevski. À 16 ans, il est critique de cinéma dans le quotidien local. À 18, il aligne les scénarios de courts-métrages, mais sans jamais aller jusqu'au bout d'un projet et réaliser un film. Un membre du Mehr Teatrical Group, ayant lu une de ses nouvelles, lui conseille de la mettre en scène. À l'époque, il n'est jamais allé au théâtre. Il se concentre alors sur l'écriture et la mise en scène. Sa première pièce, *And the Day*

Never Came, date de 1999. Ce jour qui n'advient pas est celui de la révolution. L'action se passe dans la nuit qui la précède. Le personnage central est une jeune femme qui tente de s'échapper de la maison pour rejoindre son amant. Dialogue intense avec l'épouse de son frère, qui tente de l'en dissuader. Le frère, révolutionnaire « de gauche », est blessé dans les combats de rue. On apprendra que l'amant, Reza, y est mort. On apprendra aussi qu'il était le grand amour de l'épouse. La pièce n'a jamais pu être jouée. Bien que plus flou, l'arrière plan politique est présent dans *The Murmuring Tales*, la pièce suivante. Un jeune homme se livre à l'écoute des conversations téléphoniques des autres résidents de son appartement. Une jeune fille a découvert son manège. Lorsqu'elle lui dit qu'elle veut quitter l'appartement, il craint d'être dénoncé et l'enferme, le temps de s'échapper en effaçant toute trace de son passage. Cette fois, la pièce

est jouée. Mieux, elle est couverte de prix au Festival Fadjr à Téhéran, en 2000. Les spectateurs appartiennent à la génération de l'auteur. Ils découvrent le théâtre avec lui. Ils s'y reconnaissent. Deux ans plus tard, il écrit *Dance on Glasses*, l'histoire d'un garçon et d'une fille qui « appartiennent à deux mondes différents. Aucun ne peut aller dans le monde de l'autre », qui lui ouvre les portes des festivals internationaux. Depuis, il a créé *Recent Experiences*, que l'on peut voir au Festival d'Automne en novembre à Paris, et *Amid the Clouds*.

d'après Jean-Louis Perrier, *Le Monde*, 19 octobre 2004

DAVID KRAKAUER' SKLEZMER MADNESS
featuring SOCALLED
[CONCERT]

LE CYLINDRE AU NOUVEAU THÉÂTRE
LUNDI 19 NOVEMBRE À 20H30

Renseignements et réservations 03 81 57 34 71
www.lecylindre.com

AU NOUVEAU THÉÂTRE

DU 11 AU 15 DÉCEMBRE 2007

MARDI 11
MERCREDI 12
JEUDI 13
VENDREDI 14
SAMEDI 15

20H30
19H00
19H00
20H30
17H00

Marivaux
mise en scène **Éric Massé**
avec Angelique Clairand, Jézabel d'Alexis,
Thomas Poulard, Jean-Philippe Salério,
Dominique Unternehr, un chien
et Norbert Martinez, son maître-chien

Rencontre avec l'équipe artistique du spectacle
le jeudi 13 à l'issue de la représentation

DURÉE 1 H 15

L'ÎLE DES ESCLAVES

ENTRETIEN AVEC **ÉRIC MASSÉ**

LE 15 SEPTEMBRE 2007

ÉRIC MASSÉ OFFICIE DU CÔTÉ D'UN THÉÂTRE ENGAGÉ, EN PRISE DIRECTE AVEC LES QUESTIONS ET LES DYSFONCTIONNEMENTS DE NOTRE TEMPS ; POURTANT IL A DÉSIRÉ METTRE EN SCÈNE UN GRAND CLASSIQUE PARMIS LES CLASSIQUES, L'ÎLE DES ESCLAVES DE MARIVAUX. EXPLICATIONS...

[Patrick Lardy] Tu as participé hier à la présentation de saison du Nouveau Théâtre, qui offre un panorama possible de la création aujourd'hui. Comment te positionnes-tu au sein de ce panorama ?

[Éric Massé] C'est difficile ! Je me situe dans un théâtre en prise directe avec notre époque, avec ce qui ne va pas dans la société d'aujourd'hui. Mais tu ne peux pas t'attaquer à tous les problèmes en même temps. Tu t'intéresses à un problème, puis à un autre... Et comme tu n'as pas forcément de réponses, tu poses des questions. En ce moment je travaille sur le bouffon, le fou du roi. Mais aujourd'hui qui gouverne ? qui « bouffonne » ? Les politiques, les financiers, les journalistes, les caricaturistes... La mondialisation dissémine les pouvoirs et les rend parfois virtuels. À l'époque de Marivaux ou de Molière, les cibles des attaques étaient très nettes : le clergé, l'aristocratie. Ce que fait Mnouchkine aujourd'hui en traitant une question et la situant à l'échelle mondiale est une solution. Mais elle prend 9 heures pour explorer son sujet...

Tu as travaillé sur la prison, sur la psychiatrie, pourquoi avoir choisi le théâtre comme mode d'expression ?

Je viens d'un milieu rural, sans livre ni disque, ou presque. À 18 ans je me suis inscrit à un cours de théâtre, le prof nous a emmené voir un spectacle, *Le Bouc* de Fassbinder, monté par Anita Picchiari. Une mise en scène hors du commun, un choc. Si on peut faire ça sur scène, c'est là qu'il faut être. Ça a été le déclencheur... D'une certaine manière, venant d'un milieu rural je me suis senti très longtemps en marge. On voit

beaucoup la marge dans les cités, mais elle est partout. J'étais parmi les exclus, les exclus intellectuels peut-être, mais les exclus. D'où mon intérêt pour un certain type de personnage, les fous, et mon envie de provoquer chez les spectateurs ce même choc que j'ai eu, ce choc qui m'a éveillé la conscience.

Tu es donc loin de fournir un théâtre de divertissement ?

Non, mais paradoxalement le rire doit être un élément du spectacle. J'ai monté *Les Présidentes* de Werner Schwab, et Schwab disait qu'il adorait quand le public partait d'un grand rire et que ce rire s'étouffait dans la gorge. Dans *L'Île des Esclaves*, quand c'est le carnaval, quand on inverse les rôles, le public éclate de rire parce que c'est grotesque et dans le même temps réalise que ce dont il rit est très troublant. Quand l'ancien valet tente d'abuser de la maîtresse, Marivaux écrit « Il bêle comme un mouton... » On rigole, on est séduit puis on réalise qu'il est en train de tenter d'abuser d'une femme. C'est quasiment une tentative de viol... Le rire est un moyen d'impliquer le public. Il permet une prise de conscience forte. Dans le même ordre d'idées, je tente de bousculer la place habituelle et confortable du spectateur, je cherche une interaction qui facilite sa prise de conscience. Ce rapport différent, on le cherche et on le crée dès l'origine des projets. On rencontre les gens directement concernés par les questions que l'on traite, on organise des répétitions publiques, des débats, on projette des films...

Changer le rapport aux spectateurs, ce sera aussi la fonction du « Marivaux de Salon » que vous ferez au Nouveau Théâtre ?

Oui, et aussi l'exposition de photographie qui est d'abord un témoignage de ce qui s'est passé en maison d'arrêt.

De quoi s'agit-il ?

On a travaillé *L'Île des esclaves* en maison d'arrêt : pour parler d'un tel lieu, il faut être en son cœur, sinon on tombe dans le voyeurisme. On a donc inventé un projet où on faisait partager aux détenus les problématiques de la pièce pour voir comment ils réagissaient. Pour jouer le quatuor qui subit les humiliations, ce n'était pas la peine d'insister, c'est leur quotidien : on leur a donc proposé d'être les maîtres de l'île... Ça a été un choc. J'ai travaillé plusieurs jours avec les détenus puis le quatuor d'acteurs est arrivé, qui vraiment « naufrageait » dans la maison d'arrêt. Ils ont joué tout de suite, c'était une sorte de performance. Le photographe Jean-Louis Fernandez a saisi tout le parcours de cet atelier. Dans chaque cliché transpire l'atmosphère de la prison, en sachant que celle de Lyon est une des pires de France. Elle doit être détruite. Cela permettra d'en garder une trace.

Comment as-tu choisi ce texte ?

Après une première expérience en prison, on a créé un spectacle avec des matériaux contemporains : *Lettres à perpétuité* et un magnifique texte, *Fragmentation d'un lieu commun* de Jane Sautière, ex-éducatrice pénitentiaire, qui a écrit 100 fragments de vie extrêmement émouvants. On a ensuite eu envie de transcender ces écrits issus du milieu carcéral. Je me suis dit qu'il fallait qu'on se tourne vers le passé, afin d'offrir une distance grâce à la langue, en prenant un texte qui puisse paraître aux antipodes (quand beaucoup de

thématiques lui sont proches) pour le revivifier.

Tu conserves le texte dans son intégralité ?

Oui et je rajoute un prologue issu du *Cabinet du philosophe* de Marivaux, dans lequel il se demande : que ferait-on sans loi ? L'homme est-il un loup pour l'homme ? C'est la personne qui dirige l'île qui pose ce cadre. Ça participe du travail de contextualisation qu'on a fait avec notre dramaturge pour cerner dans quel environnement intellectuel, social, artistique Marivaux a écrit ce texte. Nous voulions être au cœur des problèmes qu'il se posait pour pouvoir les traiter aujourd'hui. C'est un travail de concordance obligatoire sur un classique. Il faut redonner de la violence à certains gestes pour qu'ils aient la même puissance qu'à l'époque. Revisiter un texte c'est lui redonner la puissance symbolique qu'il avait. **Il y a une vraie brutalité dans ta mise en scène. Que cherches-tu par ce biais ?**

La pièce dure une heure dix et elle se passe sur une heure dix. La question est donc : comment passe-t-on dans ce temps très court du statut de maître à celui d'esclave. Il fallait une immense brutalité physique et psychique pour que la machine se mette en route. On a fait beaucoup de tentatives avec les acteurs. Pour asseoir le pouvoir du maître de l'île, il fallait trouver une solution : dans la pièce, Trivelin arrive avec 5 ou 6 insulaires. Ici il est tout seul. J'avais l'idée du chien : on en a fait venir un en répétition avec son maître, puis on l'a mis face au quatuor d'acteurs. Les mouches ont volé toute la journée... Et je leur ai dit : « on ne va peut-être pas garder le chien, mais toutes les sensations que vous

avez eues, il faut les conserver : la façon dont vos corps se raidissent, dont vous observez ses réactions. » Et le chien est resté car il apporte une réflexion sur le rapport entre nature et culture. En le voyant on s'interroge sur l'animalité qu'il y a dans l'homme. On a créé un cadre qui permet de croire à la sauvagerie de ce qui se joue. L'entrée en matière est un peu dure, après on passe au carnaval, et à la fin il y a un retour de bâton... on dégrise.

MARIVAUX DE SALON

ATELIER AMATEUR DIRIGÉ
PAR **ÉRIC MASSÉ**
ET **CÉLINE DÉRIDET**

8 et 9 DÉCEMBRE 2007

Réunion préparatoire
le 8 novembre 19H30

Il est proposé de travailler à partir d'extraits de romans et de journaux de Marivaux afin de dégager des situations faisant échos à *L'Île des esclaves*.

restitution avant
les représentations
vendredi 14 et 15 décembre

Renseignements
et réservations auprès
d'Hélène Vintraud
03 81 88 55 11



© Jean-Louis Fernandez

PERFORMANCE / RENCONTRE AVEC OLIVIA ROSENTHAL



© Philippe Bretelle

LES PETITES FUGUES 2007
EN COLLABORATION
AVEC LE CENTRE RÉGIONAL
DU LIVRE DE FRANCHE-COMTÉ

AU NOUVEAU THÉÂTRE
JEUDI 22 NOVEMBRE 20H00

Le nouveau roman d'Olivia Rosenthal, *On n'est pas là pour disparaître*, publié aux éditions Verticales, part du portrait d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer pour saisir sur le vif ce qu'est la perte de la mémoire, de la parole et de la raison. Le CRLFC et le Nouveau Théâtre vous invitent à la découverte d'un des ouvrages remarquables de la rentrée littéraire, grâce à la lecture / performance qu'en fera l'auteur spécialement pour les Petites Fugues 2007.

Entrée libre
Réservation conseillée
Renseignements
03 81 82 04 40
crlfc@wanadoo.fr

INFOS PRATIQUES

Nouveau Théâtre
Centre Dramatique
National de Besançon
et de Franche-Comté
Parc du Casino
25000 Besançon
Tél. 03 81 88 55 11
Fax 03 81 50 09 08
nouveautheatre@wanadoo.fr
www.nouveau-theatre.com.fr

ACCUEIL, RÉSERVATIONS

Parc du Casino,
Lundi de 14H00 à 18H00,
Du mardi au vendredi
de 13H00 à 18H00,
Les samedis en période
de représentation
de 14H00 à 17H00
Par téléphone au
03 81 88 55 11

le nouveau journal est édité
par le nouveau théâtre
Centre Dramatique National
de Besançon et de Franche-Comté

direction Sylvain Maurice
coordination Patrick Lardy
rédaction Laure Bonnet, Patrick Lardy,
et Yann Richard
Merci à François Berreur,
Joachim Latarjet, Alexandra Fleischer,
et Eric Massé
secrétariat de rédaction
Stéphanie Marvie
avec l'équipe du nouveau théâtre

design graphique Philippe Bretelle
impression Imprimerie Simon
dépôt légal 4^e trimestre 2007
le nouveau théâtre
Centre Dramatique National
de Besançon et de Franche-Comté
est subventionné
par le ministère de la Culture,
la ville de Besançon
et le conseil régional de Franche-Comté

en partenariat avec



EXTRAIT

Les écrivains sont souvent superstitieux. Ils n'aiment pas raconter des événements épouvantables bien qu'entièrement inventés, de peur que la fiction ne finisse par rejoindre la réalité et que, par on ne sait quelle opération magique, ce qu'ils pensaient être le seul fruit de leur imagination ne se produise dans leur existence même. Les écrivains sont souvent superstitieux. Je connais même une étude universitaire très sérieuse sur ce phénomène qu'on peut appeler le sens de l'avenir, prédiction ou propension inconsciente à calquer sa vie sur celle de personnages que l'on a forgé de toutes pièces. Quand on est sujet à une telle superstition, l'écriture devient une activité extrêmement dangereuse et l'on est retenu sans cesse dans son travail par une peur incontrôlable, la peur en quelque sorte de déclencher les événements par sa parole, la peur de faire advenir dans les faits ce qui appartenait au domaine de la fiction. Certes, c'est une peur qui a son revers, car croire que tout ce qu'on écrira peut avoir des conséquences sur le déroulement des faits, c'est s'octroyer un pouvoir exorbitant sur le monde, le hasard ou la fatalité. Il n'empêche la superstition, en général, inhibe notre capacité créatrice et nous

tient en captivité. C'est pourquoi nombre d'écrivains préfèrent écrire des romans à l'eau de rose que travailler sur la maladie de A. ou sur toute autre dégénérescence du corps et de l'esprit. Personnellement, je ne suis pas exempte de ces craintes et je dois avouer que la perspective d'écrire sur ce qu'il adviendra de moi si j'étais atteinte de cette maladie, ou si la personne qui partage ma vie en était atteinte est loin de me réjouir. Car non seulement il est désagréable de se plonger, même en fiction, dans un avenir sombre et sans espoir mais, comme je viens de le dire, on peut en plus craindre de déclencher par le seul pouvoir de son imagination ce qu'on souhaiterait justement à tout prix éviter. J'hésite donc à poursuivre ce texte sur la maladie de A., je me tâte. Je suis prise entre l'envie de vaincre mes superstitions et la crainte de me retrouver, dans un avenir proche, confrontée à une maladie que j'aurais peut-être pu m'épargner si j'avais fait preuve de moins d'obstination en matière artistique. Finalement quelle nécessité y a-t-il à ce que j'écrive sur la maladie de A. ? quelle obligation ? quel désir ?

BUS POUR LE GRANIT

SCÈNE NATIONALE DE BELFORT

MEILLEURS SOUVENIRS DE GRADO

MERCREDI 19 DÉCEMBRE 20H30
DÉPART DU BUS 18H30

texte Franz Xaver Kroetz
mise en scène Benoît Lambert
avec Marc Berman, Martine Schambacher

C'est l'histoire d'un couple d'Allemands qui passe des vacances en Italie. C'est l'histoire d'Anna et Karl, qui s'aiment sur la plage et qui envoient des cartes postales. C'est l'histoire d'Anna et Karl qui vont en bateau, à la cafétéria, au concert, et même à Venise. C'est l'histoire d'un couple d'ouvriers qui découvre le prix des loisirs qu'on a organisé pour lui, qui mesure la quantité de bonheur qu'il peut s'offrir quinze jours par an. C'est une histoire d'aliénation... C'est une histoire d'amour. *Meilleurs souvenirs de Grado*, c'est Roméo et Juliette dans l'enfer du tourisme de masse...